

la diplomatie... ; Celui-ci sera marqué pour la marine ; cet autre pour les finances. Tout ce monde aura son bureau, sa petite table, son encrier et sa plume derrière l'oreille... Joli petit peuple !... tout cela grouillera, griffonnera et émargera ! Qui veut des places ? prenez vos billets ! Et à ces administrateurs que manquera-t-il ? une seule chose : des administrés ! Mais on en fera venir de l'étranger, en payant le port !...

Sous cette prose pleine d'humour et d'esprit se cache une grande vérité.

.

Plusieurs personnes m'ont écrit pour me demander quelques explications au sujet d'un passage de ma dernière causerie. Toutes ces demandes peuvent se résumer ainsi :

« Que voulez-vous dire par ligue nationale, ayant son organe, et quel est votre but ? »

Mon but, c'est l'organisation d'une ligue nationale de tous les Canadiens d'origine française, « qui aurait pour effet le groupement de toutes les bonnes volontés. »

Cette ligue aurait pour tâche : « la propagande et le développement de l'éducation patriotique et militaire. C'est par le livre, le chant, le tir et la gymnastique que cette éducation doit être donnée. »

Je suivrais l'exemple de Déroulède, comme vous le voyez par les citations entre guillemets.

Notre mot d'ordre serait comme je l'ai déjà dit : « Religion et Patrie. » Rien de politique, surtout, ce serait tuer le patriotisme. C'est avec la politique qu'on est arrivé à assassiner Riel à Régina.

L'œuvre de Déroulède est immense et la ligue des patriotes compte aujourd'hui plus d'un million de membres. Les plus grands noms de France y figurent.

La ligue nationale canadienne aurait son organe, car il faut un organe spécial à une telle œuvre.

« Les lecteurs et les lectrices de toute opinion trouveront là une sorte de magasin d'éducation patriotique, où seront passés en revue toutes les gloires de la nation depuis ses origines : dates de victoires, traités, patrons de la patrie, bons serviteurs du pays, invasions, guerres et défenses nationales, hommes et femmes célèbres dans les arts, les lettres, les sciences, etc. »

C'est sur ce programme qu'est fondé en France « le Drapeau, » et on conçoit facilement qu'on pourrait faire, en Canada, quelque chose du même genre, mais essentiellement appliqué à notre pays.

On nous reproche de ne pas nous occuper assez de sport, le reproche est mérité ; cependant, on constate depuis quelques années un mouvement très accentué en ce sens, nous avons des sociétés de raquetteurs très bien organisées. C'est donc un excellent noyau, mais il ne faudrait pas en rester là, il faut s'occuper d'escrime, de tir, de gymnastique et de chant.

Il ne s'agit pas de déclarer la guerre à l'Angleterre, comme certains idiots d'origine britannique pourront le supposer, mais il faut être prêt à nous défendre en cas d'attaque de la part des fanatiques orangistes.

Un peuple fort inspire toujours du respect et je répète encore : « On n'attaque que les faibles, on ne surprend que les oublieux, on n'opprime que les lâches. »

Si on veut organiser cette ligue, la chose est facile. On aura certainement l'appui du clergé et le concours de la jeunesse intelligente et de tous les hommes sérieux du pays.

La fondation d'un journal de ce genre, journal hebdomadaire, ne demanderait pas grands fonds, il suffirait d'un seul homme, vraiment dévoué et patriote, pour suffire à la tâche.

Quand à la rédaction, elle serait facile à trouver, car je suis sûr que tout écrivain de cœur se ferait un honneur de collaborer à une aussi noble cause, comme on voit, en France, tout ce qui a un nom dans les lettres, offrir sa plume à ce journal patriotique.

De plus, détail important, cette publication rapporterait de beaux bénéfices.

Le *Monde Illustré* doit compter parmi ses lecteurs plusieurs hommes capables de tenter l'entreprise.

Souvenez-vous que nous ne devons pas seulement travailler pour nous, mais aussi pour la Patrie !

LÉON LEDIEU.

LES BUVEURS DE SANG

SOUVENIR DE GUARDAFUL

(Suite et fin)

QORSQUE nous quittâmes Bab-el-Mandeb nous nous trouvâmes en pleine tempête. Le vent était remonté au nord-ouest et produisait dans le gouffre d'Aden un immense tourbillon. Nous avions été entraînés vers Guardaful et cela d'autant plus facilement que, je le répète, nos matelots avaient été surpris et étaient dans des dispositions d'esprit de révolte, refusant absolument le service.

La tourmente nous laissa à la côte d'Afrique et nous vîmes échouer entre Lasgori et Berber. La *Britannia* s'entreouvrit et coula à pic en trois minutes. C'est à peine si j'eus le temps de m'affaler dans un canot avec James et de couper d'un coup d'une hache qui me tomba sous la main les garants retenant encore l'embarcation à ses bossoirs. Je me trouvais dans un canot en compagnie d'une vingtaine de matelots, parmi lesquels étaient les quatre chenapans qui avaient organisé le supplice du *ship-boy*. Je le pris immédiatement de haut et j'avertis ces derniers qu'à la moindre tentative dirigée contre James, en vertu de mon grade (j'étais aspirant de première classe), je les ferais jeter par-dessus le bord. Ils se le tinrent pour dit et se plièrent à la manœuvre. Tout alla à souhait pendant trois jours. Comme la côte était inhospitalière, habitée par des anthropophages, j'avais mis le cap sur le large, sachant bien que je finirais par rencontrer la route des navires qui vont à Aden. Malheureusement, le troisième jour au soir, une barre se brisa, et les hommes, qui n'avaient rien mangé, rien bu depuis que la *Britannia* avait sombré, refusèrent de souquer plus longtemps les avirons. Nous dérivâmes alors au gré du vent et des vagues qui s'étaient apaisés. Ne pouvant forcer vingt hommes à manœuvrer, j'attendis.

Le cinquième jour, ou plutôt la cinquième nuit, un conciliabule s'engagea entre les quatre bourreaux de James. Ils avaient dévoré un bout de cordage qu'ils avaient réduit en étoupe et, pour cette raison sans doute, étaient demeurés plus vigoureux que les autres. Je ne dormais pas, la fièvre me travaillait et, sauf la respiration tranquille du gentil *ship-boy* qui s'était couché à mes pieds, aucun bruit n'empêchait de parvenir jusqu'à moi la terrible conversation qui suit :

—A quoi ce chien de James est-il bon ? dit Bob.

—A rien, *goddam*, si ce n'est à nous porter malheur.

—Il serait bon à autre chose, mes maîtres, dit un troisième.

—A quoi ? fit celui que l'on avait appelé Bob.

—A nous empêcher de mourir de faim.

—Que voulez-vous dire ? répliqua Bob.

—Je veux dire qu'il faut que nous le mangions. C'est facile. J'ai mon couteau. J'ai été cuisinier. A douze ans la chair est tendre, le sang pur. Je le saignerai comme un poulet.

—Mais le lieutenant ? dit celui qui avait parlé le quatrième.

—Le lieutenant, nous l'amarrons, *my boys*, ricana Bob.

J'avais envie de prendre le manche de la barre que je gardais par précaution à portée de ma main et de briser le crâne à l'un de ces scélérats, mais je réfléchis qu'il valait mieux laisser croire que je n'avais pas entendu. Les gredins, s'ils savaient que je connaissais leurs desseins n'hésiteraient pas à se débarrasser de moi dans le plus bref délai. Je me tins donc tranquille et n'en veillai qu'avec plus d'attention, bien résolu à me faire passer sur le ventre avant de laisser l'un de ces maudits chiens d'Anglais toucher à James.

Pendant deux jours encore nous continuâmes à viriner. Plusieurs hommes étaient tombés de faiblesse au fond du canot ; un autre m'avait cherché querelle. Je l'avais envoyé d'un coup de tête par-dessus le bordage, quoique je n'eusse plus qu'une force nerveuse à ma disposition. James ne pouvait plus se tenir debout.

Au coucher du soleil, je m'étais appesanti. Tout à coup, je reçus derrière la tête un coup terrible. Je ne sais avec quoi il fut porté. Je crois que ce fut avec le talon d'une botte. Le choc m'étourdit. Je sentis que l'on me passait un filin sur les

jambes. Me rappelant la conversation des quatre bandits, je m'efforçai de me débattre. Ce fut en vain. Dix hommes me ligottèrent les pieds et me maintinrent plutôt par leur poids que par leurs mains au fond de l'embarcation.

James était près de moi. Sa tête touchait presque la mienne. Je sentis qu'on le faisait glisser. Ses boucles frôlèrent mon visage. La rage de ne pouvoir lui porter secours me rendait fou ; j'essayais de mordre dans ses cheveux pour le retenir, mais je n'y parvins pas, et les efforts nouveaux que je venais de faire avait achevé de m'épuiser. Alors, impuissant, fermant les yeux pour ne rien voir, j'entendis les monstres égorger l'enfant.

Celui qui avait été maître coq lui enfonça le couteau dans la rage. James poussa un cri affreux qui finit en râle. La main du boucher était mal assurée, il n'avait pas atteint la jugulaire.

—Maladroît, cria un misérable qui tenait le mousse contre la banquette et l'empêchait d'échapper dans un mouvement convulsif. Tu as frappé à côté.

Croyant que tout était manqué, j'ouvris les yeux et suppliai ces foux furieux de faire grâce, leur promettant de ne rien dire s'ils consentaient à ne point tuer le *ship-boy*. Mais on me répondit par des rires. Le matelot qui avait crié maladroît à l'ancien cuisinier, envoya celui-ci rouler d'un coup de pied, lui arracha le couteau et, après avoir frappé à plusieurs reprises, avec toute la force qu'il put y mettre, la tête du malheureux enfant sur la banquette afin de l'assommer complètement et de l'empêcher de remuer, il se mit à lui découdre le cou, cherchant à mettre à jour l'artère carotide.

Maintenant, je regardais fixement cette brute. Pour James, j'espère qu'il ne souffrait plus. Le bourreau trancha l'artère, et avec une avidité de bête fauve, il appliqua sa bouche sur la plaie qui s'ouvrait béante comme les lèvres d'une boutonnière. J'entendais ses aspirations dégoûtantes et les soupirs de satisfaction qu'il éprouvait à se repaître de ce sang d'enfant. Lorsqu'il n'eut plus la force de sucer, il céda la place à un autre. Huit y passèrent ; à mesure qu'ils s'emplissaient, ils tombaient comme des masses, ressemblant à ces boas constrictors qui, quand ils ont dévoré une gazelle, n'ont plus que l'énergie de s'endormir pour faire leur digestion.

Quand ils dormirent tous, je cherchai à atteindre mes pieds et à me délier. J'y parvins non sans peine, car j'avais une de ces bêtes féroces qui s'était abattue sur moi et qui m'obligeait à agir avec une précaution extrême. Aussitôt dégagé, je me traînai auprès de James et, tirant ma redingote je couvris son petit corps, non sans lui avoir mis sur le front, qu'il avait très beau, un baiser pour Jenny O'Moore, pour sa pauvre mère. Or, quand je l'embrassai, je ne sais si c'est l'effet de l'imagination, il me sembla qu'il eut un tressaillement et qu'il se raidit.

Moi-même je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, j'étais à bord du stationnaire anglais d'Aden. Une canonnière envoyée au-devant de la *Britannia* nous avait rencontrés et nous avait transportés à bord de la frégate *Tiger*. Je fis mon rapport au commodore. Il ordonna de fouiller James. Et comme par les papiers qui étaient cousus dans sa vareuse, on sut qu'il était le fils de Jenny O'Moore, le commodore se contenta de dire :

—Ce n'était qu'un mousse Irlandais !

James n'était pas Anglais. Ses meurtriers l'étaient. Le choléra sévissait en ce moment à Aden. Ils furent retenus à bord de la frégate pour renforcer l'équipage décimé, et John Bull, jugeant qu'il n'y avait qu'un *chien* de moins au monde et que, par conséquent, les matelots de la *Britannia* étant des dignes fils de l'Angleterre, n'a jamais demandé compte à Bob et à ses complices du sang de l'enfant de la Verte-Erin.

Et la mère du pauvre James est morte de faim.

PIERRE MAEL.

Les punaises sont comme bien des gens. Elles n'aiment pas qu'on leur jette de la poudre aux yeux.